

Le Printemps des Poètes - 25^e édition – 11- 27 mars 2023

FRONTIERES – Petit atlas poétique – Bruno Doucey

Frontières

Après l'Ardeur, La Beauté, Le Courage, Le Désir puis L'Ephémère, j'avais en tête un intitulé libre et fantaisiste. Pas forcément féérique, mais sans équivoque ni férocité. Un mot qui en appelle à la félicité et à l'imaginaire. Jusqu'à ce que la tragédie guerrière s'abatte sur l'Ukraine. Que l'histoire des frontières, des conflits et des territoires, revienne cadénasser nos consciences. Tourmenter nos esprits.

Mais les frontières ne sont pas que géopolitiques ou armées. Pas qu'un enjeu meurtrier. Ni une ligne de front fortifiée. Il en est de même que l'on ne cesse de franchir, du petit jour à la minuit, de l'enfance au lendemain, du visible au caché, de la mort à la vie, du réel à la poésie. C'est cet au-delà des frontières qu'il est temps de questionner, ce monde qui rassemble, étonne, dépayse, plus qu'il ne sépare. Ces limites qu'il nous faut constamment repousser. Ce danger qu'il nous faut conjurer.

D'antan à aujourd'hui, et à demain déjà. La peur et l'émotion qu'éprouvait Jean Genet au passage des frontières.

La savante malice de Gilles Lapouge : « les frontières, je les aime et je les déteste ». La longueur de vue de Michel Butor qui, ayant le goût des lieux-dits, vivait volontairement «à l'écart » ou « à la frontière », expliquant : « Traverser les frontières m'aide à voir ». Allons donc y voir, plus loin que les paroles, les démarcations et les pensées toutes faites, là où les mots ouvrent l'espace. Outrepassent les pointillés des cartes. Là où l'être et l'âme en mouvement l'emportent sur l'à-plat des planisphères.

Sophie Nauleau

FRONTIÈRES PAR ANDRÉ VELTER

Qui a promis la terre promise ?
Dieu avait plus d'un slogan dans son sac à prophéties,
et plus d'un rêve de sang en lieu de lait et de miel.

C'est une malédiction moderne qui a imposé des bornes et des barrières aux
horizons nomades,
aux horizons que les caravanes empruntaient à leur guise, à leur rythme, à leurs
risques et périls certes,
mais librement, librement.

Les confins, les lisières avaient un goût de défi et d'appel,
un goût de mémoire inconnue.

On partait avec des cartes incertaines où tout était possible.
Le désert et le gîte.
L'embuscade et la steppe.
L'altitude et la soif.
Le vertige et la plaine.

Zones sans gardes ni entraves, passages livrés aux pèlerins, aux voyageurs, aux
insoumis,

terrains si vagues qu'ils touchaient aux songes et au ciel.

En marge se projetaient tous les élans du cœur.

Les frontières désormais tiennent le centre et les rives, s'inventent des rendez-
vous sur un surcroît de ruines,

sortent de partout comme des licols d'importation jusqu'à étrangler le moindre
désir d'espace,

le moindre sursaut de souffle

et toute vie intérieure.

La loi des états semble le contrecoup panique de la grand peur qui hante les
sédentaires.

Et les pays cadénassés pullulent. Et ils
s'accrochent à leurs limites.
Et ils contrôlent. Et ils
répriment.
Et ils tuent.

La loi des états est la pire imposture.

Les pays oubliés crèvent dans une poussière d'exil, dans des bivouacs de boue, dans le
non-lieu d'une vieille blessure.

Ils échangent remords pour vengeance, légende pour programme, servitude pour
servitude,

avec dans le sablier la même dose de poison que d'espoir.

Car les frontières existent au dehors, au dedans.

Les frontières existent comme rarement sur terre et dans les têtes.

Leur pouvoir d'étouffement n'a jamais été aussi nocif.
Aussi aveugle. Aussi
sanglant.

Leur treillis n'a jamais été aussi serré.
Aussi poisseux. Aussi
dément.

Car les frontières existent et renaissent
à la solde des milices, des clergés et des clans.
Pour un mur abattu, combien de solitudes bardées de barbelés ?

Combien de nations ressuscitées aux forceps et changées aussitôt en autant de fosses
communes ?

C'est la nouvelle lutte finale.
Tous contre tous. Frère
contre frère. Voisin contre
voisin.
Dieu contre Dieu.

Qui a promis la terre promise

La frontière

.
Je pensais
que nous pourrions partager
notre bureau d'écolier
ou le diviser équitablement
Une moitié chacun
Le petit garçon qui a de plus gros poings
a pris la plus grande partie du bureau
Sur son territoire
excepté sa trousse
ses crayons gras et ses cahiers d'art
il y a aussi un char qui tel un monstre
franchit souvent la frontière

.
Chaque jour, le bureau de la petite fille
est couvert d'empreintes du petit garçon
Dans le ciel des femmes
il y a le tonnerre et les éclairs des hommes
Sur le territoire des pigeons on entend
souvent l'aigle entonner un chant triomphal

.CHEN Hsiu–chen (trad. Elizabeth Guyon-Spennato)

Frontières

Le mal du pays de Yvon Le Men dédié à Natacha Kudritskaya (pianiste ukrainienne)

Suis-je encore Russe par le poète Boris Pasternak
si je suis Ukrainien par le poète Taras Chevtchenko
si je suis Ukrainien par les poèmes qui naissent aujourd'hui
des cris de la guerre des larmes de la terre
toute la terre qui habite aujourd'hui sur la terre d'Ukraine ?
Sur la marche au bord au bout / à l'extrémité en proximité /
et dans le voisinage de tous ces mots qui veulent dire
l'Ukraine
Combien de mots nous faudrait-il / pour nommer les crimes qui se font et nous
défont
combien de mots nous faudrait-il pour ne pas les oublier
quand la langue se défait à chaque mort qu'ils font
combien de mots pour se souvenir de ce que fut la vie ?
Une vie
je l'imagine se lever le matin / prendre son petit déjeuner
peut-être regarder par la fenêtre / et voir le rouge des coquelicots dépasser des blés
peut-être regarder par les yeux
et y voir le bleu de ceux dont elle partage le petit déjeuner
puis le dîner / puis le souper / puis leur pays
leur liberté de 603550 kilomètres carrés
tous les jours / jusqu'à ce jour / où / ...
ici / comme un animal aux aguets / mon poème attend
et là / se demande d'où j'écris ces mots
en regardant moi aussi par la fenêtre / où je vois une plaine de calme
quand éclata la bombe qui venait de frapper là-bas
dans la géographie / comme déjà elle avait frappé là-haut / dans l'histoire
ici / comme un homme aux aguets / mon poème boite
prie demande un droit de passage / à des vies qui ne sont pas les miennes

par des morts qui ne sont pas les miens
avec quelqu'un auprès d'eux / qui leur tiendrait la main /
dans cet enfer / où l'on reconnaît à peine un bout de bras
de pied / un dentier / une bague / qui rappelleraient / les petits déjeuners du matin
Combien de mots / pour se souvenir de ce que fut la vie
des fleurs / qui grandiront dans les trous des bombes
à partir d'aujourd'hui / à Borodianka / à Boutcha / à Kramatorsk ?
Comme si Borodianka Boutcha / Kramatorsk Kharkiv Kherson
Kyiv Lviv Marioupol / Odessa Zaporijjia
étaient des villes de notre pays
Nées de la terre où poussent les fleurs / le blé
et les enfants qui poussent leurs chats, leurs chiens / leurs lapins leurs hamsters
jusqu'à la vie
à qui les parents ont dit / prends seulement ce que tu peux porter
et des vieillards / dont les regards fouillent jusqu'à là-bas / entre 1939 et 1945
avant de marcher vers le présent
et le premier train qui traverserait la frontière de la mort
Combien de mots nous faudra-t-il laver / essorer de leurs mensonges ?
Hier / l'extermination par la faim / l'Holodomor* de 1933
dont il était interdit de parler en Russie
aujourd'hui / la disparition par la guerre / qu'il est interdit de nommer
dans une langue détruite comme un pays / après un tremblement de terre.
Combien de mots / dont le sens fut trahi à la naissance
petite Russie / nouvelle Russie / en lieu et place de l'Ukraine
au nom de quoi / pour qui / au nom de qui / pourquoi ?
Qui sont-ils ceux qui tirent en espérant d'abord
ne pas être tachés par le sang de ceux qu'ils tuent encore et encore ?
Ils nous ressemblent / mais jusqu'à quel point
le point où l'être humain se sépare / sur la ligne de partage de l'homme ?
Avec l'enfant / un enfant / une peluche à la main

une femme / sans son homme à la main
Séparé de la main de son enfant
Je suis encore Russe / par le poète Boris Pasternak
et la neige dont il ne pouvait se passer
en suivant les traces que font ses mots dans la neige
je suis Ukrainien par le poète Taras Chevtchenko
et le jaune de ses blés et le bleu de son ciel
le bleu de chez moi / la neige de chez lui / Mais qui saigne.
l'Holodomor : extermination par la faim*

L'étranger

"Qui aimes-tu le mieux, homme énigmatique, dis ? ton père, ta mère, ta sœur ou ton frère ?

- Je n'ai ni père, ni mère, ni sœur, ni frère.

- Tes amis ?

- Vous vous servez là d'une parole dont le sens m'est resté jusqu'à ce jour inconnu.

- Ta patrie ?

- J'ignore sous quelle latitude elle est située.

- La beauté ?

- Je l'aimerais volontiers, déesse et immortelle.

- L'or ?

- Je le hais comme vous haïssez Dieu.

- Eh ! qu'aimes-tu donc, extraordinaire étranger ?

- J'aime les nuages... les nuages qui passent... là-bas... là-bas... les merveilleux nuages !"

Charles Baudelaire - Le Spleen de Paris

Geneviève Metge

La frontière du temps

Autrefois

dans mon petit village de Savoie
on racontait cette histoire :

*Un ancien qui se rendait en Dauphiné
en empruntant le pont
disait : Je vais sur France*

Quant à moi, pour passer la frontière du temps
j'avance en inversant le cheminement

Une fois franchi le pont

c'est le pays de l'enfance
les bains dans la rivière aux eaux tumultueuses
les longues promenades dans les bois
le bruit incessant des métiers à tisser
tout au long du jour dans la maison

Une fois franchi le pont

c'est le pays du père
son regard triste et doux
ses épaules ployées
après quelques années
par la charge qui lui a été transmise

Une fois franchi le pont

c'est le pays du frère
contraint de s'en éloigner
il ne l'a retrouvé que passé dans l'autre monde
il dort maintenant sur la colline

Une fois franchi le pont

je reconnais chaque rue chaque ruelle
les petites maisons et leurs jardins
mais dans le regard
de ceux qui me croisent
je suis devenue l'étrangère

Aragon – J'arrive où je suis étranger

Rien n'est précaire comme vivre
Rien comme être n'est passager
C'est un peu fondre comme givre
Et pour le vent être léger
J'arrive où je suis étranger

Un jour tu passes la frontière
D'où viens-tu mais où vas-tu donc
Demain qu'importe et qu'importe hier
Le cœur change avec le chardon
Tout est sans rime ni pardon

Passe ton doigt là sur ta tempe
Touche l'enfance de tes yeux
Mieux vaut laisser basses les lampes
La nuit plus longtemps nous vamieux
C'est le grand jour qui se fait vieux

Les arbres sont beaux en automne
Mais l'enfant qu'est-il devenu
Je me regarde et je m'étonne
De ce voyageur inconnu
De son visage et ses pieds nus

Peu à peu tu te fais silence
Mais pas assez vite pourtant
Pour ne sentir ta dissemblance
Et sur le toi-même d'antan
Tomber la poussière du temps

C'est long vieillir au bout du compte
Le sable enfui entre nos doigts
C'est comme une eau froide qui monte
C'est comme une honte qui croît
Un cuir à crier qu'on corroie

C'est long d'être un homme une chose
C'est long de renoncer à tout
Et sens-tu les métamorphoses
Qui se font au-dedans de nous
Lentement plier nos genoux

Ô mer amère ô mer profonde
Quelle est l'heure de tes marées

Combien faut-il d'années- secondes
À l'homme pour l'homme abjurer
Pourquoi pourquoi ces simagrées

Rien n'est précaire comme vivre
Rien comme être n'est passager
C'est un peu fondre comme givre
Et pour le vent être léger
J'arrive où je suis étranger

Le baiser de Limam Boicha

un baiser ,

un baiser seulement

sépare

la bouche de l'Afrique

des lèvres de l'Europe.

Muriel Denis - Le mur

Le mur

il est haut

on le connaît bien

on y retourne

à grands pas

à petits fracas

sur le mur

on se tient debout

on y croirait

presque

on n'a pas vraiment vu l'horizon

mais on a pu l'imaginer

la ligne

on se demande

ce qu'on est allé faire

dans cette galère

voilà

dans la cavale des jours

sur le chemin de traverse

à la lisière de ce qui est vu et ce qui est tu

voilà

l'arbre

l'oiseau

il vole plus haut

que le mur

Eloge et Condamnation des murs – Francis Combes

Vive les murs qui soutiennent les toits
À bas les murs érigés en barrières
Vive les murs qui protègent du froid
À bas les murs qui servent de frontières
Vive les murs abritant des écoles
Et ceux des cours où courent des farandoles
À bas les murs couverts de barbelés
Faits pour barrer la voie aux réfugiés.
À bas les murs garnis de miradors
Vive les murs des chambres où l'on dort
À bas les murs qui font grandir la haine
Vive les ponts et les routes humaines
À bas les murs qui ouvrent des blessures
(Jamais les murs n'ont fait le monde sûr)
Vive les murs qu'éclairent des fenêtres
Vive les murs que le soleil pénètre
Les murs murant le monde murmurant
font de ce monde un champ de mines indigne
À bas les murs qui divisent les gens
Vive les murs où peut pousser la vigne

Eldorado – Laurent Gaudé

Je cours. Je dévale la colline en serrant mon échelle. Je n'en reviens pas que nous soyons si nombreux. Je dépasse des hommes qui soufflent comme moi, avec la même rage. Je cours. Je vais vite. Je suis jeune. Il faut se frayer un passage dans la foule. Tout le monde a les yeux rivés sur la barrière. Les gardes espagnols ont réalisé maintenant. Ils hurlent dans la nuit. Que disent-ils ? Est-ce qu'ils nous ordonnent de nous arrêter ? Rien ne nous arrêtera. Certains d'entre eux se mettent à tirer en l'air. Des coups de sommation certainement. Pour nous intimider. Leurs balles ne nous font pas peur. Ils n'en auront pas suffisamment pour chacun d'entre nous. Je serre fort mon échelle. Je suis maintenant à quelques mètres de la barrière. Je la plaque contre les barbelés. Je n'ai pas le temps de regarder si elle atteint le sommet, je commence à monter. Des dizaines d'autres échelles jaillissent partout autour de moi. Les plus jeunes d'entre nous sont arrivés. L'assaut a commencé. Je monte à toute vitesse. Les barreaux ne cèdent pas mais l'échelle est trop courte. Il reste presque un mètre à franchir. Je m'agrippe au fil qui me fait saigner les mains. Cela n'a pas d'importance. Je veux passer. J'ai le souffle court. Les bras me tirent. Je dois tenir. La barrière est secouée de mouvements incessants. Elle se tord et grince de tous ces doigts qui l'agrippent. Je suis en haut. Il ne me reste plus qu'à passer la jambe pour descendre de l'autre côté. C'est alors qu'ils ont commencé à tirer des grenades lacrymogènes dans le tas indistinct des assaillants. J'entends le cri de ceux qui se cachent les yeux et suffoquent. Mais il y a pire. Les véhicules de la police marocaine arrivent en trombe et nous prennent à revers. Nous sommes maintenant coincés entre les Marocains et la grille. Il faut monter. Il n'y a pas d'autre solution. J'entends des coups de feu. Des corps tombent. C'est alors que je vois Boubakar sur une échelle, à quelques mètres de moi. A mi-chemin entre la terre et le sommet. Il ne bouge plus. Il est accroché aux barbelés et ne parvient pas à s'en défaire. Des assaillants, sous lui, commencent à hurler. Ils veulent l'agripper pour le faire tomber et qu'il cède sa place. Je ne réfléchis pas.

Je descends dans sa direction. En quelques secondes je suis sur lui et arrache la manche de son pull. Il me regarde avec étonnement. Comme un chien regarde la lune. Je lui hurle de se dépêcher. Il reprend son ascension. Nous sommes tous les deux au sommet, maintenant. Il faut faire vite. La panique s'est emparée de ceux qui sont encore à terre. Pour échapper aux coups des Marocains, ils montent en maltraitant ceux qui dépassent. Chacun tente de sauver sa vie. Je fais passer la jambe morte de Boubakar au-dessus du grillage et nous descendons de l'autre côté. Les bras me tirent, je n'ai plus de force et me laisse tomber. Je chute. Je sens l'impact dur du sol. Les genoux qui me rentrent dans le ventre. Je suis fatigué mais je sens sous moi cette terre nouvelle et cela me donne une force de conquérant. Nous y sommes presque. Il ne reste plus qu'une grille à monter. Boubakar est à mes côtés. Je le sens respirer comme un gibier après la course. Nous sommes tous les deux là. Je voudrais sourire car je me sens une force de titan. J'ai sauté sur l'Europe. J'ai enjambé des mers et sauté par-dessus des montagnes. Je voudrais embrasser Boubakar mais nous n'avons pas le temps. Il reste une grille à franchir. Il se relève en même temps que moi. A cet instant, le but nous semble proche. Nous ne nous doutons pas que le pire est à venir.

Louis-Philippe Dalembert

Un homme a tendu la main

à Cédric Herrou

à l'heure où les nuages s'amoncellent
bas et menaçants sur toutes les rives humaines
que les frontières se referment
dans des fracas de peur et de mépris

à l'heure où d'autres tendent
barbelés et matraques
comme on offre un sourire
tressent des clameurs
lourdes de tant de haine
à la vue de l'oiseau migrateur

quand les murs se multiplient
plus vite que le pain
supplantent le blé dans les glèbes
que l'on en sème des plus opaques
ou ressuscite ceux nébuleux d'hier
sans nul shofar à l'horizon
pour les changer en passerelles

à l'heure où le rejet de l'autre
nous tient lieu de langage
chasse la joie de nos regards
telle une mauvaise pluie
et convertit nos chants en plombs

à l'heure où nos mots
brillent ternes et délavés
délogeant de notre mémoire
jusqu'au bleu vif du ciel

quand le sourire d'un enfant
s'éteint dans la poussière des vagues
avant d'échouer inerte à notre émoi
sauf à souiller nos vacances

à l'heure où ces fantômes
de la guerre et de la faim

troublent à peine nos repas
moins qu'une horde de sauterelles
au milieu de nos champs

à l'heure où plus d'un
pisse froid sur l'espoir
un homme a tendu la main
un homme sans l'étoffe d'un héros
un homme ni tout à fait toi
ni tout à fait moi

un homme qui n'a rien
hormis tout à perdre
un plouc un bouseux
a balayé ses effrois
partagé son croûton et sa terre
son feu et la fraternité

il a tendu sa main
humaine
changé les nuages de l'hiver
en un gros soleil d'été
et d'un poing rageur
a gommé les frontières

(En marche sur la terre – Editions Bruno Doucey 2017)

Hier, j'ai réveillé de vieux fantômes – Estelle Dumourtier

Hier, j'ai réveillé de vieux fantômes.

A l'enfant qui tentait d'appriivoiser la parole
j'ai parlé de toutes les langues qui se logeaient dans nos langues :
les langues parlées / les langues écrites / les langues officielles
les langues de banlieue / les langues des jeunes / les langues des vieux
les langues maladroites, cabossées, malmenées, imparfaites,
compliquées, incompréhensibles
les langues qui veulent sortir / les langues qui ne restent qu'à la maison
les langues qu'on connaît / et celles qu'on ignore.

Je lui ai aussi parlé de toutes les voix dans nos voix :
la nôtre, celles de nos parents, de nos grands-parents, de nos ancêtres
celles de nos enfants pas encore nés
les voix du premier homme et de la première femme
les voix sans voix / les voix sans corps
les voix qui nous rendent visite, parfois nous colonisent
les voix timides
les voix qui hurlent en silence pourvu qu'on les entende.

L'enfant était un peu surpris.
Il ne savait pas qu'il y avait autant de monde en lui.

Je lui ai aussi raconté avoir découvert il y a peu de temps que dans ma langue qui
est le français /
il y a une langue fantôme / tapie et sourde / sans voix.

Mes grands-parents maternels qui venaient de cette région de la Belgique
à la frontière allemande / avaient pour langue l'allemand :
mon grand-père, Friedrich, est né Allemand en 1917
ma grand-mère, Elisabeth, est née Belge dans la même ville en 1920
ils sont redevenus Allemands en 1939, puis Belges en 1945.

Ils parlaient allemand entre eux, la langue écartelée, honnie, honteuse
la langue à la frontière / entre / la langue / inter / dite.

Ils ont refusé de parler allemand à leurs enfants :
ma mère ne connaît pas la langue de ses parents
je suis la première de ma génération à avoir renoué avec elle.

Il y a peu de temps, j'ai réalisé que mes phrases qu'on me disait compliquées
avec des propositions relatives tordues
des emboîtements à n'en plus finir / des verbes à la fin
étaient construites comme en allemand
j'écrivais en français avec la structure grammaticale
avec un dos, une colonne vertébrale allemande.

L'allemand est la langue fantôme dans ma langue
celle qui me structure, me fait tenir debout.

Je crois que ça lui a parlé à l'enfant
parlé depuis le lieu de sa langue, de la mienne
parlé depuis le lieu de toutes nos langues tapies et sourdes.

Je crois que j'ai réveillé de vieux fantômes.

Ce matin, j'ai ouvert la bouche
Stimmlos (chtmlos)
sans voix / Aphone.

Yo no quiero un cuchillo en manos de la patria.
Ni un cuchillo ni un rifle para nadie :
la tierra es para todos,
como el aire.

Me gustaría tener manos enormes,
violentas y salvajes,
para arrancar fronteras una a una
y dejar de frontera solo el aire.

Que nadie tenga tierra
como tiene traje:
que todos tengan tierra
como tienen el aire.

Cogería las guerras de la punta
y no dejaría una en el paisaje
y abriría la tierra para todos
como si fuera el aire...
Que el aire no es de nadie, nadie, nadie...
Y todos tienen su parcela de aire.

Nocturne sans patrie

Je ne veux pas d'un couteau dans les mains de la patrie.
Ni couteau ni fusil pour personne :
La terre est pour tous,
Comme l'air.

J'aimerais avoir des mains énormes,
Violentes et sauvages,
Pour arracher des frontières une à une
Et ne laisser comme frontière que l'air.

Que personne n'ait de terre
Comme il a un vêtement :
Que tous aient de la terre
Comme ils ont l'air.

Je prendrais les guerres par le col
Et je n'en laisserais pas une dans le paysage
Et j'ouvrirais la terre à tous
Comme si c'était l'air.
L'air n'est à personne, personne, personne,
Et tous ont leur parcelle d'air

Je n'écris pas
seulement pour passer le
temps
j'écris peut-être surtout
pour ne plus rester seul
pour trouver de nouveaux alliés
moins lointains plus familiers
et les mots ce soir me satisfont
qui nichent en mon cerveau
qui me dictent même leur loi
et la conduite à suivre
ces mots qui trop souvent
me sont restés
dans la gorge

les mots glissent maintenant
sur la couche épaisse
de la nuit lourde lent
des mots pour naître
et pour grandir
des mots pour dire le monde
pour le prononcer sans bruit
pour le murmurer en toute
quiétude et innocence
des mots jaillis de nulle part
des mots simples comme bonjour
des mots à mettre dans le dictionnaire

il est minuit au jardin
il est minuit partout
un livre ouvert
soudain posé
sur mes genoux
c'est le monde que je traverse
en rêve les yeux clos
un nom me monte aux lèvres
celui de *François Villon*
le poète le voyou
le banni de la cité
il est minuit depuis toujours
et nos rêves sont agités

On naît au milieu d'un voyage. On pousse en territoire hostile. On apprend à ramper sous les regards humides. On marche en titubant. On marche. On bute sur une barrière. On marche ailleurs. On baragouine une langue inouïe. On tombe encore sur une frontière. On grandit dans une autre direction. On grimpe sur les années. On court après les souvenirs. On s'arrête sur un mur d'injustice. On transgresse les limites. On franchit les frontières interdites. On a les barbelés qui poussent. On s'arrache toute la peau. On perd son propre corps. On déménage. On s'expatrie. On change de ville. On change de vie. On atterrit à la lisière d'autrui. On s'y retrouve sans papier ni passeport. On s'installe dans un bidonville d'une ville bidon. On campe juste à côté du cul d'une femme. On prend une barque en direction du cœur humain. On s'entasse dans un bar balloté par les vins. On coule direct. On rejoint des milliards de noyés. On squatte au fond d'un ciel de solitude. On pleure tout un cimetière marin. On a tous traversé les pays de vingt vies. On stagne avec tous ceux qui voient trépasser les poissons comme des nuages.

LES FRONTIÈRES - Antonio Miranda (Partie II)

Qu'est-ce qui démarque deux peuples,
deux nations, deux personnes?

Quelle ligne de partage
les fait différents
les met en contrepoint?

Et les nations sans territoire
les peuples sans démarcation?

Quelle est l'appartenance tellurique
du gitan et de l'immigré
du nordestin en exil
et de l'indien nomade
ou errant et solitaire?

Quelle est la patrie des fugitifs
des expatriés, exilés
bannis dans l'ostracisme
des gens de la rue
des sans-terre
des peuples errants
des tribus ambulantes
des communautés alternatives
sans territoire
et domicile fixe?

Sous les ponts, cela correspond
à quelle nation?
Sous les pilotis insalubres,
de quelle citoyenneté fait-on partie?

Passeurs en mer
clandestin sur les cargos
aventuriers passants.
Nations expatriées
peuples transhumés
gens dépouillés
dans des ghettos
aliénés de toute appartenance légale
sur des frontières abstraites
culturelles et conventionnelles.

Qu'est-ce qui sépare un pays de l'autre?
Un drapeau? Une langue?
Une constitution?
Une intention démarcatrice?
Un précepte ou un préjugé?
Une clotûre, un mur de circonstance?

Idéologies? Ethnies? Religions?
Ou des intérêts tribaux? Quoi d'autre?
Les sentiments telluriques, ancestraux
les valeurs transnationales
quelle patrie habitent-ils?

Les gens qui naissent, vivent
et meurent sans aucun registre
de naissance ni de mort
à quel pays appartiennent-ils?

Quelle est la frontière qui éloigne
un quartier millionnaire en bonne santé
d'un autre, ouvrier et misérable?

Qu'est-ce qui sépare ces enfants
blonds, beaux et vitaminés
des autres, noirs et squelettiques?
Ces corps sveltes, forts et bronzés
de ceux déformés des esclaves?

Sous terre, plantés tels cadavres indigents
on est des gens
et de quelle nationalité?

J'ai plié les montagnes en 4 – Pierre Soleth

J'ai plié les montagnes en quatre
roulé les rivières et les ruisseaux
tous nos baisers secrets
sous les cèdres et les sycomores
embarqué chaque brin d'herbes
chaque saison disparue

J'ai emporté toutes les montagnes avec moi
j'ai plié chaque sommet
dans un mouchoir de neige
recourbé chaque pic chaque cime
remisé chaque sentier
d'entre les arbres et les rocs

J'ai emmené les montagnes en moi
rembobiné ma langue
rangé mes pas sous scellé
pour qu'ils ne rebroussent pas chemin

j'ai pris mon courage à deux mains
Je ne reviendrai pas
sur les toits de chez moi
voir loin au jour le jour

Je suis sans souliers
j'ai perdu les pédales
les manettes les leviers
je vais à pied loin de tout

je garde le goût de mes montagnes.

Lydie Salvayre - Grains de sable - Extrait du 1 – n°416 du 28/09/2022

Lydie Salvayre refuse de donner le qualificatif de « Etranger » à sa mère pourtant d'origine espagnole et aux migrants syriens, ukrainiens, afghans, kurdes, maghrébins...A qui réserve-t-elle cette qualification ?

Je pense à eux qu'on appelle fous.

Des estropiés de l'âme, des effondrés du dedans, des meurtris, des cabossés, des maltraités de la vie.

Des êtres souffrant atrocement de leur étrangeté, souffrant comme il est inconcevable de souffrir.

Des exclus mis au rebut par leur famille et les institutions.

Des inaptes au travail, des inaptes au système.

Des incompris suscitant la peur et le rejet, bien que parlant la même langue et nés dans le même pays que ceux qui les pointaient de doigt.

C'est vers eux, immédiatement, que va ma pensée lorsqu'on prononce devant moi ce terme d'étranger.

Je pense aussi à ces indifférents dont Camus a si bien tracé le portrait. A ces indifférents qui sont étrangers à l'humaine condition, si peu concernés par elle, si imperméables à ses douleurs et à ses peines, si seuls en fin de compte, que l'existence des autres ne les concerne en rien.

Je pense à Van Gogh, à l'encontre duquel une pétition fut lancée par une trentaine d'Arlésiens afin qu'il dégageât. Van Gogh dont le génie, les manières, la rousseur, le port d'un chapeau surmonté de chandelles pour mieux y voir la nuit, faisaine de lui un être qui déroutait, dans leur confort mental, ceux qui vivaient une autre existence que la sienne et obéissaient à d'autres lois, d'autres habitudes et d'autres exigences que les siennes.

Je pense à Camille Claudel, si étrangère en sa famille que celle-ci la fit interner à vie. Camille Claudel, l'audacieuse, qui défia la morale sexiste de l'époque en sculptant des nus avec la même liberté que les hommes... Camille Claudel que son frère fit enfermer à vie, après la mort du père, seul à la protéger, et qui vécut dans un asile pendant trente ans, *privée de tout ce qui fait le bonheur de vivre*, ainsi qu'elle l'écrivit à son cousin....

Je pense à tous ces étrangers au système, qui sont comme des grains de sable dans la machine, et qu'il s'agit de mettre au pas, de manière plus ou moins brutale

Simon Martin - Portes

En chaque chose est une porte
En un chant d'oiseau
comme en un mur de pierres
Le vol d'un bourdon
contient une porte
l'ombre d'un loup aussi
Questions : comment ces portes s'ouvrent-elles ?
Et sur quoi ?
Il n'existe pas de question sans réponse
mais l'ignorance n'est pas une faute
Supposez maintenant qu'il vous soit donné
de coller votre oreille à la porte de la porte.

Christian Viguié

A quoi sert la valise posée à mes pieds ?
Elle n'emporte rien dans le néant
ni les rêves
ni ce qui fut nécessaire
ni le désir de l'inconnu
que je trouve n'importe où
et que pourrait-elle emporter aujourd'hui
le dernier jour de ma vie
des feuilles blanches
ou quelque chose que je n'ai pas appris ?
Néanmoins je la contemple
me persuade qu'elle connaît
d'autres vérités complémentaires :
plier le vêtement d'un mort
briser ses os comme s'ils furent
les nervures claires du jour
ou alors m'enseigne-t-elle
une nouvelle façon d'apprendre
de désapprendre
simplement marcher
ou errer
sans me soucier d'elle
ni de la boue sous mes semelles
et penser à ce voyage d'étoile à étoile
qui appartient au vent aux pierres
aux chouettes
à cette équation inachevée de la nuit.

(La balade du vent et du roseau – Editions la Table Ronde – 2022)

Arrêtez-vous ! - Me crie l'intrus
Si vous avancez d'un pas
vous violerez mon territoire
et alors - je ne donnerai pas cher de votre peau

L'intrus - un malabar en treillis
n'a pas l'air de plaisanter

Que m'arrive-t-il ?
Je venais de sortir de chez moi
et comme le voyant lumineux était vert
je m'apprêtais à traverser
pour aller acheter - une baguette de pain

N'y pensez même pas ! - Me crie l'intrus
comme s'il lisait dans mes pensées
avant d'ajouter : - La guerre, c'est la guerre !

Devant le déséquilibre des forces
je ne pouvais qu'obtempérer
J'ai donc reculé - et suis rentré chez moi

Mes facultés mentales
ont bien diminué ces derniers temps - mais tout de même !
Je ne savais pas que la guerre - s'était rapprochée à ce point
et que le milieu de ma rue - était devenu une frontière !

Et dans un petit éclair de lucidité
je me suis posé cette question :
Étant donné les circonstances

Dans quel camp suis-je ?

Paola Pigani

Nous cherchions un pays

Nous avons vécu ici ou là
Rage après rage
Nos brouillons de vie jetés au vent
Page après page
Notre terre était vaste et nos rêves trop tendres
Nous cherchions un pays sans corde ni concertina
Un pays sous la grande ourse et ses petits d'étoiles
Un pays aux frontières d'arbres
Un pays aux frontières de roches
Où il y aurait assez de mer assez de neige
Un pays où il y aurait assez de sable
Où il y aurait assez de mots
Assez de biens communs pour nous confondre

Insoutenable frontière – Tanella Bonni

Dès le lever du jour / oublie le choix des autres
Qui clament un nom pour toi / Pour ton visage
Ils te nomment / Ils t'assignent une peau / un pays une terre
Ils croient avoir trouvé / D'où tu viens
Et quelles frontières / te sont interdites de traversée
Même si l'autre qui parle en ton nom
Ignore encore qui tu pourrais être / Le sang qui coule en tes veines
Et la liberté de tes mains révèlent
Combien tu es une mémoire / Une part infime d'humanité.

Les voyageurs / butent contre les frontières
Où se multiplient les murs de la mort
Mais qui a peur de la mort / Quand la quête de la vraie vie / Est à l'ordre du jour
Certains ouragans ne sont pas Katrina / Qui détruit la ville et la nature
Abandonnant les humains / Aux bons soins de leurs blessures
Il se trouve des tempêtes / Qui protègent la vie / A terre en mer
Il arrive qu'elles sauvent les migrants / De tous les barbelés érigés en frontières
Chemin faisant d'autres vents inconnus
Accueillent leurs ombres vacillantes
Sur les passages impraticables d'exils.

Sophie Grenaud
simple pointillé

simple pointillé
sur une carte

la frontière
est

graphique
parfois esthétique

dilemme d'écoliers

la placer

ligne coupée
coupante

ne pas savoir
ne pas pouvoir

la passer

vouloir
l'effacer

mais un coup de gomme jamais
n'abolira

le tracé haché

il faut pour cela
des chars
et du sang

du sang de futur jeté au passé du
sang de soldats
du sang d'écoliers

le pointillé n'est pas regardant le
pointillé est
férocité

Christian Garcin : Théologie du rouge-gorge

Si je saisis le rouge-gorge
qui vient de se poser sur le fil d'étendage
et que je le coupe en deux

je n'obtiendrais pas deux rouges-gorges
mais deux moitiés d'oiseau sanguinolent et mort
Si je prends en revanche un morceau de pain
et que je le coupe en deux
j'obtiendrai deux morceaux de pain
un peu plus petits que le premier
De la même manière une cellule lors de la mitose
se duplique et produit deux cellules
pas même plus petites que la première
La division est une division pour les rouges-gorges
une multiplication pour le pain et les cellules

c'est surprenant quand on y pense
et pourtant au lycée j'étais doué en maths.
Ou alors la division par zéro
c'est impossible dit-on

mais le zéro n'est rien
et si l'on divise un rouge-gorge par rien
on ne le divise pas
si bien que le rouge-gorge continue de chanter
Si n'importe quoi divisé par rien
égale ce n'importe quoi
et que n'importe quoi divisé par un
donne ce même n'importe quoi
c'est donc qu'un égale zéro
et si un et zéro sont une même chose
cela signifie qu'il n'y a pas de dieu unique

pas d'Allah pas de Dieu et pas de Jéhovah

et ça fait un bien fou
C'est pour cela sans doute
qu'il est interdit de diviser par zéro
la théologie devrait être enseignée
en même temps que les mathématiques.

Gabriel Grossi

Une frontière
C'est clair
Précis

C'est une ligne qui n'existe pas
Pourtant vaut mieux être d'un côté que de l'autre
Trait jaune ou rouge sur une carte de géographie
Parfois ça bouge
Parfois c'est en conflit

Une frontière
C'est clair
Précis

C'est un pointillé qui déclenche des guerres
Selon ton compte en banque
Tu traverses ou tu restes
C'est un trait qui dérange
Une drôle de géométrie

Une frontière
C'est clair
Précis

Laredo et Nuevo Laredo
Deux villes qui se touchent
Mais l'une aux Etats-Unis d'Amérique
Et l'autre au Mexique
Choisis bien ton côté

C'est clair
Précis
Frontière

Pendant près de 50 ans
Un mur a coupé Berlin en deux
Comme ça, sans prévenir
Et certains avaient fini
Par croire ça normal

Une frontière
C'est clair
Précis

Ligne droite tracée à la règle
Partageant le gâteau africain
Entre états européens
Coupant les dunes en deux
Au grand mépris de l'humain

Une frontière
C'est clair
Précis

Dizaines d'hectares de tôles
Couvrant le plus grand marché d'Afrique de l'Ouest
A Cotonou se vend
Tout ce dont on ne voulait plus

Du « bon » côté de la frontière

C'est clair

Précis

Frontière

C'est un mur pour te faire croire
Que ceux de l'autre côté ne sont pas nos frères
Sur le Rio Grande ou sur le Jourdain
Un mur tout bête
Pour séparer les hommes

Une frontière

C'est clair

Précis

Frontières

Œillères pour pas voir

Ce qu'y a de l'aut' côté

C'est clair

Précis

Va pas croire pourtant
Qu'il suffirait d'les effacer
Le but n'est pas de faire croire
En un unique mondial territoire
Non c'qu'il faut c'est juste
Que chacun ait les mêmes droits
A leur endroit

C'est clair

Précis

Frontière

Une frontière

C'est clair

Précis

Précis

Une frontière

C'est clair

C'est clair

Précis

Comme une poésie